



HAL
open science

Un poème retrouvé de Germain Nouveau

Romain Jalabert

► **To cite this version:**

Romain Jalabert. Un poème retrouvé de Germain Nouveau. Revue d'histoire littéraire de la France, 2018, 118e Année, 1, pp.177-182. hal-02180020

HAL Id: hal-02180020

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02180020>

Submitted on 11 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Un poème retrouvé de Germain Nouveau »

Romain Jalabert

En mai 1869, Germain Nouveau, qui aura dix-huit ans le 31 juillet, publie des vers français, dans le *Cahier d'honneur. Revue de l'enseignement secondaire*¹. Le périodique scolaire parut à Montpellier de 1868 à juillet 1870 et de 1872 à 1874, sous la direction de Jean-Alexis Marion dit Marion-Werner, « professeur agrégé de l'université ». Il était destiné prioritairement aux collégiens. Chaque numéro, composé de huit pages, donnait des conseils pour la préparation des examens, sous forme de leçons ou de sujets à traiter, classés par niveau. Les compositions d'élèves ou de professeurs tenaient lieu de corrigés. On y trouve la réédition d'un poème latin de Rimbaud, en juin 1870².

Le poème « Le mois de mars en Bretagne » est signé « G. Nouveau, élève de rhétorique au collège d'Aix-en-Provence ». Nouveau l'envoya au *Cahier d'honneur* sans l'accord de son professeur, ce qui était en principe interdit, comme l'éditeur le rappelle dans une note : « M. Nouveau n'a pas fait suivre sa copie du *visa* de son professeur. Néanmoins nous n'avons pas cru devoir priver nos lecteurs d'une pièce qui contient quelques vers exquis.³ »

Cette découverte éclaire un moment de la formation littéraire de Germain Nouveau, à propos de laquelle Pierre-Olivier Walzer regrette, dans l'édition de la Pléiade, qu'on ignore « à peu près tout⁴ », entre son entrée au collège Bourbon d'Aix-en-Provence, en octobre 1867, où il se distingue « en philosophie et en dissertation française⁵ », et son succès au baccalauréat ès Lettres, le 8 août 1870.

Une matière tirée du Journal de Maurice de Guérin

La matière du poème, un extrait du *Journal* de Maurice de Guérin, avait été proposée un mois plus tôt par *Le Cahier d'honneur*. Sainte-Beuve cite l'extrait dans les *Causeries du lundi*, son étude ayant également servi d'introduction aux *Reliquiae* (1861) et au *Journal, lettres et poèmes* (1862) de Guérin⁶. *Le Cahier d'honneur* destinait le texte à la composition de vers latins et aux élèves de la classe de quatrième :

Il a neigé toute la nuit. Mes volets mal fermés m'ont laissé entrevoir, dès mon lever, cette grande nappe blanche qui s'est étendue en silence sur la campagne. Les troncs noirs des arbres s'élèvent comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire ; [cette opposition dure et tranchée et

¹ Germain Nouveau, « Le mois de mars en Bretagne », *Le Cahier d'honneur. Revue de l'enseignement secondaire*, 2^e année, n° 32, 1869, p. 7-8.

² Arthur Rimbaud, « Le jeune charpentier de Nazareth », *Le Cahier d'honneur. Revue de l'enseignement secondaire*, 3^e année, n° 56, 15 juin 1870, p. 47 ; voir notre article « Une réédition de vers latins de Rimbaud en juin 1870 », *Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, n° XLII, 2013, p. 597-602.

³ Germain Nouveau, « Le mois de mars en Bretagne », *op. cit.*, p. 7.

⁴ Lautréamont, Germain Nouveau, *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 332.

⁵ *Ibid.*, p. 306.

⁶ Sainte-Beuve, « *Œuvres de Maurice de Guérin* publiées par M. Trebutien », lundi 24 septembre 1860 (*Causeries du lundi*, Paris, Garnier frères, t. XV, 1876, p. 1-33), rééd. dans Maurice de Guérin, *Reliquiae, publié par G.-S. Trebutien avec une étude par M. Sainte-Beuve* (Paris, Didier, 1861, t. I, p. IX-LXXXI), puis dans *id.*, *Journal, lettres et poèmes, publiés avec l'assentiment de sa famille par G. S. Trebutien, et précédés d'une étude biographique et littéraire par M. Sainte-Beuve* (2^e éd., Paris, Didier, 1862, p. VII-XXXVI).

l'attitude des bois, attristent éminemment]. On n'entend rien : pas un être vivant, sauf quelques moineaux : ils vont se réfugier en piaulant dans les sapins, qui étendent leurs longs bras chargés de neige. L'intérieur de ces arbres touffus est impénétrable aux frimas : c'est un asile préparé par la Providence ; les petits oiseaux le savent bien.

J'ai visité nos primevères : chacune portait son petit fardeau de neige, et pliait la tête sous le poids. Ces jolies fleurs, si richement colorées, faisaient un effet charmant sous leurs chaperons blancs. J'en ai vu des touffes entières recouvertes d'un seul bloc de neige ; toutes ces fleurs riantes, ainsi voilées et se penchant les unes sur les autres, semblaient un groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc¹.

Le segment mis entre crochets, dans le premier paragraphe, faisait l'objet d'une note : « Les idées abstraites étant quelquefois difficiles à rendre en latin, au moins pour des élèves de quatrième, on pourra supprimer la phrase que nous avons mise entre crochets ». Germain Nouveau n'a pas repris cette phrase dans son poème. Il a tiré de la matière dix strophes en alexandrins, à rimes croisées. Certaines rimes pauvres étaient proscrites par les manuels de versification : *noircis, gris* (v. 10 et v. 12) ; *blanchis, parvis* (v. 14 et v. 16) ; *abri, aussi* (v. 22 et v. 24) ; *seulement, piaulant* (v. 18 et v. 20)² :

Tandis que tout dormait, durant la nuit entière
La neige éparpilla ses flocons blancs dans l'air,
La neige, froid manteau déployé sur la terre,
Silencieusement, par l'Ange de l'Hiver.

Le matin, je la vis de ma vitre entr'ouverte,
S'étendant mollement aux pieds de ma maison,
Et couvrant en tous lieux la campagne déserte,
Tapis éblouissant, se perdre à l'horizon :

Ici l'âpre forêt, solitaire et muette,
Secouait les frimas de ses rameaux noircis ;
Plus loin, dressant sa haute et blanche silhouette,
Le mont apparaissait dans le fond du ciel gris ;

L'orme et le peuplier, le platane et le chêne
Élevaient leurs troncs noirs sur les coteaux blanchis,
Pareils à des piliers dressant leurs fûts d'ébène,
Au milieu de l'ivoire éclatant d'un parvis.

On n'entend rien ; l'écho semble être mort ; la terre
Et le ciel sont muets ; quelquefois seulement,

¹ Maurice de Guérin, *Journal*, 11 [mars 1833], publié sous le titre « Le mois de mars en Bretagne », dans *Le Cahier d'honneur. Revue de l'enseignement secondaire*, 2^e année, n° 30, 1869, p. 3-4. Le texte est conforme à celui des *Reliquiae* (*op. cit.*, p. XXIII et p. 16) et du *Journal, lettres et poèmes* (*op. cit.*, p. XIII et p. 13), à l'exception d'une correction de style : « quelques moineaux qui vont se réfugier dans les sapins, qui étendent leurs longs bras » devient, dans *Le Cahier d'honneur*, « quelques moineaux : ils vont se réfugier dans les sapins, qui étendent leurs longs bras ». La ponctuation diffère de celle du manuscrit, sur lequel est fondée la récente édition des *Œuvres complètes* (éd. Marie-Catherine Huet-Brichard, Paris, Éditions classiques Garnier, 2012, p. 45).

² « La finale en [i] doit rimer de l'articulation : *banni, fini ; sorti, parti*, etc. » (Louis Quicherat, *Traité de versification française*, 2^e éd., Paris, Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1850, p. 30). « La finale *-ment* veut pour rime une finale semblable. [...] Comme les mots terminés par *-ant* ou *-ent* sont très nombreux dans notre langue, il est beaucoup mieux qu'ils riment avec l'articulation » (*ibid.*)

Des bandes de moineaux traversent la clairière
Et vont dans les sapins s'abattre, en piaulant.

Dans ces arbres touffus, sous leur épais feuillage,
La Providence a mis un asile, un abri
Pour les petits oiseaux tourmentés par l'orage,
Et les petits oiseaux le savent bien aussi !

J'ai couru visiter nos chères primevères :
Chaque fleur s'inclinait sous le poids d'un flocon,
Et la neige semblait sur leurs têtes légères
Avoir coquettement mis un blanc chaperon ;

Dans leur fin corset vert pudiquement lacées
Elles se balançaient, gracieuses à voir !
Et leur joli minois aux couleurs nuancées
Comme au beau ciel d'azur souriait au ciel noir.

Plusieurs, groupe charmant, au souffle frais des brises
Sous un seul bloc sentaient leurs frêles cols plier :
Fillettes par l'ondée, au mois de juin, surprises,
Se mettant à l'abri sous un blanc tablier. –

– Mais le vent matinal vint dissiper la nue ;
Le pauvre mois de mars reprit enfin ses droits,
Et du soleil, bientôt, la clarté reparue
Mit une teinte rose à la blancheur des toits¹.

Le poème éclaire quelques mécanismes de l'amplification en poésie, comme l'« énumération des parties² » : le mot « arbres », dans la matière, devient, dans le poème, « L'orme et le peuplier, le platane et le chêne » (v. 13). Nouveau ajoute également une allégorie : « l'Ange de l'Hiver » (v. 4). Il complète, par petites touches, un paysage de vallée, absent chez Maurice de Guérin : un « horizon » (v. 8), un « mont » (v. 12), des « coteaux » (v. 10), une « clairière » (v. 19). Dans le même esprit, il donne, en puisant dans la langue poétique, des précisions météorologiques : un « orage » (v. 23), un « ciel noir » (v. 32), une « nue » (v. 37), le « souffle frais des brises » (v. 33) et le « vent matinal » (v. 37). Enfin, il situe fictivement « au mois de juin » (v. 35) une comparaison entre des fleurs et des jeunes filles, que Maurice de Guérin ne date pas. La dixième strophe, entièrement de Nouveau, amplifie le titre proposé par *Le Cahier d'honneur* : « Le mois de mars en Bretagne ».

Chaque strophe du poème développe une phrase de la matière, à l'exception des troisième et quatrième strophes, qui n'en amplifient qu'une seule : « Les troncs noirs des arbres s'élèvent comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire ». Germain Nouveau suit assez fidèlement l'ordre du texte. Il trouve des formulations équivalentes : « étendue sur la campagne », dans la matière, devient, dans le poème, « déployé sur la terre » (v. 3) ; « comme des colonnes d'ébènes » devient « Pareils à des piliers dressant leur fûts d'ébènes » (v. 15) ; « chaperons blancs » est inversé poétiquement : « blanc chaperon » (v. 28). Plusieurs segments de la matière sont repris deux fois dans le poème, conformément aux règles de l'amplification, qui encourageaient à « reproduire deux fois une même idée³ » : « grande

¹ Germain Nouveau, « Le mois de mars en Bretagne », *Le Cahier d'honneur. Revue de l'enseignement secondaire*, 2^e année, n° 32, 1869, p. 7-8.

² Louis Quicherat, *Traité de versification latine* [1826], 15^e éd., Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1858, p. 61.

³ *Ibid.*, p. 60. Cette forme d'amplification porte le nom de « pensée développée ».

nappe blanche », chez Maurice de Guérin, devient, chez Nouveau, « froid manteau » (v. 3), puis « tapis éblouissant » (v. 8) ; « troncs noirs » donne d'abord « rameaux noircis » (v. 10), puis est repris tel quel (« troncs noirs », v. 14) ; « pas un être vivant » est glosé en deux temps : « l'écho semble être mort ; la terre / Et le ciel sont muets » (v. 17-18).

Dans la deuxième moitié du poème, les emprunts à Maurice de Guérin sont plus volontiers littéraires. Nouveau adapte la prose au rythme de l'alexandrin et modifie peu le texte de la matière. Il retouche un syntagme : « L'intérieur de ces arbres touffus » devient « dans ces arbres touffus » (v. 21). Il change un verbe : « Ils [les oiseaux] vont se réfugier en piaulant dans les sapins » devient « Et vont dans les sapins s'abattre, en piaulant » (v. 20)¹ ; « c'est un asile préparé par la Providence » donne « La Providence a mis un asile, un abri » (v. 22) ; « J'ai visité nos primevères » devient « J'ai couru visiter nos chères primevères » (v. 25) ; « chacune [des fleurs] pliait sous le poids » donne « Chaque fleur s'inclinait sous le poids » (v. 26). Il intensifie une formulation : « les petits oiseaux le savent bien », dans la matière, devient, dans le poème, « Et les petits oiseaux le savent bien aussi ! » (v. 24). Enfin, une comparaison entre les fleurs avec un « groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc », chez Maurice de Guérin, est reprise, dans deux vers : « Fillettes par l'ondée, au mois de juin, surprises, / Se mettant à l'abri sous un blanc tablier » (v. 35-36). Germain Nouveau jugea peut-être la prose de Maurice de Guérin suffisamment poétique pour la passer en vers, sans modifications majeures. Cependant, il est possible qu'il n'ait pas pu consacrer à ce poème, qu'il composait pendant son temps libre, toute l'attention qu'il souhaitait.

Le poème porte la marque d'une sensibilité personnelle. Germain Nouveau fait preuve d'un goût pour les contrastes de couleurs (« troncs noirs », « coteaux blanchis », v. 14 ; « ciel d'azur », « ciel noir », v. 32), qu'il conserva dans son œuvre. Surtout, les « jolies » fleurs « richement colorées », que Maurice de Guérin compare à des jeunes filles, excitèrent la sensibilité adolescente du jeune poète, lequel accentua la tonalité érotique du tableau : « coquettement » (v. 28), « fin corset pudiquement » (v. 29), « gracieuses » (v. 30), « joli minois » (v. 31), « groupe charmant » (v. 33), « Fillettes » (v. 35).

En 1869, Germain Nouveau s'identifiait peut-être à Maurice de Guérin, originaire, comme lui, du sud de la France et passé, comme lui, par le petit séminaire. Son poème, composé dans un cadre scolaire, quoique de sa propre initiative, rappelle que la composition de vers latins, dans les collèges du XIX^e siècle, permettait d'étudier des poètes contemporains. Les romantiques, ceux en particulier du cénacle de *La Muse française* (1818-1824), étaient traduits, au même titre que Goethe et Schiller². Chateaubriand et Lamartine étaient, pour l'institution scolaire, des poètes romantiques « dans la bonne acception du mot³ ». L'expression d'un sentiment de la nature, à travers le tableau d'un paysage, à la manière de Maurice de Guérin, était pour les collégiens un exercice familier. Quelques années plus tard, Germain Nouveau exprimera, dans « Fin d'automne » (mai 1873) ou « En forêt » (septembre 1873), un sentiment comparable⁴.

¹ Le verbe « piauler », qui est relativement rare, apparaît également chez Rimbaud, dans *Après le Déluge* et dans *Ville*, sous la même forme du participe présent, « piaulant » (*Œuvres complètes*, édition établie par André Guyaux avec la collaboration d'Aurélia Cervoni, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 289 et p. 301).

² Nous renvoyons à la bibliographie de notre thèse « *Tu vates eris* ». *La poésie et le latin en France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions classiques Garnier, à paraître en 2017.

³ Cyprien Anot de Maizière, « [Compte rendu de] Victor de Laprade, *Idylles héroïques* [;] *Poèmes évangéliques* [;] *Psyché, odes et poèmes*, Paris, Michel Lévy », *Revue de l'instruction publique de la littérature et des sciences en France et dans les pays étrangers*, 20^e année, n° 28, 11 octobre 1860, p. 436.

⁴ Germain Nouveau, « Fin d'automne », *Œuvres complètes*, op. cit., p. 363 ; « En forêt », *ibid.*, p. 365.